



ISSN 1774-7988

ISSN en ligne : 2261-3455

L'ironie du sort dans *Manon Lescaut*. Des échos jansénistes et le laxisme moral

Alicja Rychlewska-Delimat

Université Pédagogique de Cracovie, Pologne

alicia.rychlewska-delimat@up.krakow.pl

<https://orcid.org/0000-0001-8310-7994>

Reçu le 30-06-2023 / Évalué le 09-09-2023 / Accepté le 21-11-2023

Résumé

Les nombreuses études sur *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost soulignent le caractère fatal de l'amour de ses héros. La question de la fatalité et de la volonté qui animait les discussions théologiques et philosophiques aux XVII^e et XVIII^e siècle se reflète clairement dans les propos du protagoniste du roman qui se conçoit lui-même comme une victime de la cruauté du sort. L'impuissance des héros face au destin porte l'empreinte d'un pessimisme tragique tout « racinien ». Ainsi, le présent article situe les analyses du roman prévostien dans la perspective janséniste sans pour autant y chercher un sens religieux profond. Et la notion d'ironie qui apparaît dans le titre est entendue comme une raillerie du sort - force maléfique se jouant de l'homme et déjouant ses bonnes intentions.

Mots-clés : *Manon Lescaut*, fatalité, jansénisme, ironie, destin

Ironia losu w *Manon Lescaut*. Echa jansenizmu i laksyzm moralny

Streszczenie

Liczne studia na temat powieści księdza Prévost *Manon Lescaut* podkreślają zgubny charakter miłości jej bohaterów. Zagadnienie losu i wolnej woli, które ożywiało dyskusje teologiczne i filozoficzne w XVII i XVIII wieku, znajduje wyraźne echo w słowach głównego bohatera - postrzega on siebie jako ofiarę okrucieństwa losu. Bezsilność postaci wobec losu nosi piętno tragicznego pesymizmu i przywołuje na myśl teatr racinowski. Niniejszy artykuł sytuje analizę powieści Prévosta w perspektywie jansenistycznej, nie doszukując się w niej jednak głębszego sensu religijnego. A pojęcie ironii, które pojawia się w tytule, rozumiane jest w sensie potocznym, jako ironia losu - złowroga siła igrająca z człowiekiem i udaremniająca jego dobre zamiary.

Słowa kluczowe: *Manon Lescaut*, fatum, jansenizm, ironia, los

The irony of fate in *Manon Lescaut*. Jansenist echoes and moral laxity

Abstract

Numerous studies on Father Prévost's *Manon Lescaut* emphasize the fatal nature of the love of his heroes. The issue of fate and free will, that animated theological and philosophical discussions in the 17th and 18th centuries, is clearly reflected in the words of the novel's protagonist, who considers himself a victim of the cruelty of fate. The helplessness of the characters in the face of fate bears the mark of tragic pessimism and brings to mind Racine's theatre. This article places the analysis of Prévost's novel in the Jansenist perspective, without looking for a deeper religious meaning. The concept of irony, which appears in the title, is understood in the colloquial sense as the irony of fate - an evil force playing with man and thwarting his good intentions.

Keywords: *Manon Lescaut*, fate, Jansenism, irony, destiny

1. Introduction

Parmi les études sur le plus célèbre roman de l'abbé Prévost, les unes situent leurs observations dans la perspective religieuse, trouvant dans l'œuvre l'écho des discussions théologiques qui animaient l'époque et y voyant une forte influence du courant janséniste, d'autres y découvrent des tendances tout à fait contraires¹. Sans prétendre à trancher le différend, nous nous proposons de traiter les questions de la fatalité et de la volonté, questions qui se trouvaient au cœur du débat religieux, comme deux forces antagonistes qui se suppléent tour à tour dans la vie des héros prévostiens. Il convient de préciser le sens de la notion d'ironie qui figure dans le titre du présent article : l'ironie n'est pas entendue ici comme une antiphrase, procédé rhétorique qui laisse comprendre le contraire de ce qu'on dit. Accompagné du complément « du sort », le terme d'ironie est employé dans son sens familier, comme une raillerie, une dérision du destin, un fâcheux décalage entre les espérances ou les attentes et la réalité. Les héros du roman, et le protagoniste en particulier, vivent une expérience douloureuse de cette raillerie du sort.

2. L'abbé Prévost et le jansénisme du XVII^e siècle

La vie et la formation de l'auteur n'a certainement pas été sans impact sur son appréhension des personnages et de la réalité romanesque. Antoine-François Prévost - cet abbé-libertin, comme on a l'habitude de l'étiqueter - mène une existence aventureuse et aussi romanesque que celle de ses héros. Disciple et novice chez les Jésuites, il s'en échappe à deux reprises pour passer dans l'armée, s'enfuir à l'étranger et, finalement, entrer chez les Bénédictins, où il prononce ses vœux.

Même si sa vocation ne semble pas être religieuse - Prévost quitte les ordres pour suivre sa vocation d'aventurier et de romancier, sa formation a dû laisser une trace dans son œuvre. *L'Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, parue en 1731, à Amsterdam, fait partie d'un plus vaste ouvrage - *Mémoires et aventures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde* et en constitue le septième volume. Prévost aurait mis beaucoup de lui-même dans le personnage du protagoniste.

Quoiqu'on ne compte pas l'abbé Prévost parmi les Philosophes des Lumières, on ne peut pas lui refuser le rang des moralistes. Les notions de vice et de vertu, si chères aux penseurs de cette époque parce qu'indissociablement liées à celle de bonheur, se trouvent au sein de sa réflexion morale. L'intention didactique de *Manon Lescaut* est explicitement déclarée dans *L'Avis de l'auteur*² : *Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs [...]. L'ouvrage entier est un traité de morale [...]* (p. 5-6)³. Avant que l'histoire ne commence, le lecteur est avisé du jugement de l'auteur qui prétend donner dans le personnage de des Grieux *un exemple terrible de la force des passions*. Il peint son héros comme :

un jeune aveugle qui refuse d'être heureux pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une vie obscure et vagabonde à tous les avantages de la fortune et de la nature ; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter ; qui les sent et qui en est accablé sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse, et qui peuvent à tous moments les finir ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises [...] (p. 4-5).

L'histoire est présentée par des Grieux en récit enchâssé qui procède par analepse, le dénouement étant son point de départ. Le lecteur apprend dès le début la fin tragique et même quelques détails de l'histoire (Manon déportée en Amérique parmi les filles de mauvaise conduite). Le récit au rythme fougueux, coupé de fréquentes exclamations est une sorte de confession où le pécheur, ayant avoué ses fautes au début, en explique les circonstances et donne l'histoire de sa chute. Dans le récit retrospectif que le Chevalier fait à l'Homme de qualité, deux ordres, deux statuts du personnage se confondent - le « je narrant » de des Grieux-narrateur et le « je narré » de des Grieux-héros. En tant que narrateur, des Grieux n'est pas encore capable de se distancer de son passé - le souvenir est trop vif et douloureux pour qu'il puisse prendre du recul ; sur l'histoire racontée se projettent donc en prolepse les sentiments actuels et l'omniscience du « je narrant ».

Quand bien même *L'Avis de l'auteur* accentue le caractère volontaire et résolu

des actions du héros (*volontairement, par choix*), le thème de la fatalité semble être l'axe et le noyau de l'histoire. La malédiction pèse sur les protagonistes tout comme sur les héros raciniens et le récit de des Grieux est susceptible d'éveiller chez le lecteur les sentiments de la terreur et de la pitié propres à la tragédie. Le héros se conçoit lui-même comme un jouet de la destinée, *objet infortuné des vengeances célestes* - pourrait-on répéter après Phèdre (acte II, sc. V). À maintes reprises il invoque le Ciel, se lamente sur la cruauté du sort dont il se croit victime : *Tout le monde me persécute ou me trahit, [...] ; je n'ai plus de fond à faire sur personne ; je n'attends plus rien ni de la fortune ni du secours des hommes ; mes malheurs sont au comble, il ne me reste plus que de m'y soumettre : ainsi je ferme les yeux à toute espérance. [...] (p.176-177)* - de nouveau, ses propos font écho aux paroles de Phèdre : *Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire* (acte I, sc. III). Ô Ciel ! [...] *serez-vous aussi impitoyable que les hommes ? (p.173)* - les interrogations et les exclamations pathétiques du Chevalier, son comportement frénétique sont foncièrement théâtraux. Et le caractère fatal de la passion amoureuse fait de lui un héros tragique par excellence.

C'est donc également l'association au théâtre de Racine et à sa conception du héros qui nous conduit à retrouver l'univers des débats religieux du siècle précédent, débats qui ont opposé les Jésuites et les Jansénistes dans une guerre acharnée. Au centre du conflit, posé sur le plan tout aussi théologique que moral, se situaient les questions de la grâce et du libre arbitre. Selon la conception des Jansénistes - héritiers de la sévère doctrine de saint Augustin - l'homme, marqué profondément par le péché originel, déchu et corrompu, ne peut pas résister à l'attrait du mal sans le secours de la grâce divine. Mais cette grâce n'est pas accordée à tous les hommes, donc seul un nombre restreint d'élus sera sauvé. La grâce de Dieu est gratuite dans le sens que l'homme, prédestiné par avance au salut ou à la damnation, ne peut pas la mériter, mais elle est efficace, c'est-à-dire elle assure immanquablement le salut. Ainsi, la puissance de la grâce divine peut tout, la volonté de l'homme n'est rien. Contre cette doctrine rigoureuse et pessimiste, les Jésuites proposent leur conception de la grâce suffisante, accordée à tous, mais qui ne donne que la possibilité du salut, l'homme pouvant l'accepter ou la rejeter selon son libre arbitre, en fonction de ses bonnes ou mauvaises actions. À la controverse théologique s'ajoutent des questions d'ordre moral : l'austère morale augustinienne blâme la casuistique et l'attitude laxiste des molinistes qui, voulant s'inscrire dans l'esprit de la nouvelle société, cherchent à accommoder les exigences du catholicisme avec le monde moderne.

3. Fatalité de la passion

L'influence du mouvement sur les esprits, aussi bien au XVII^e qu'au XVIII^e siècle, n'est pas à négliger et Prévost n'en a sans doute pas été exempt. Le Chevalier des Grieux, comme Prévost élève des Jésuites, est un personnage sur lequel l'auteur projette les inquiétudes métaphysiques du siècle. Anne Loddegaard dans son article intitulé *Lecture janséniste de Manon Lescaut* distingue trois phases que parcourt des Grieux, correspondant à ses convictions religieuses : *une phase initiale moliniste, une phase mediale janséniste où il se croit condamné, et finalement une phase janséniste où il peut espérer avoir reçu la grâce* (1990 : 93). Plaçant la phase initiale à la période d'après la première trahison de Manon, l'auteure ne prend pas en considération le tout début de l'histoire amoureuse et le caractère fatal que le Chevalier attribue dès l'abord à la rencontre de sa bien-aimée :

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquai-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. [...] Elle [Manon] me parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention ; moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. [...] L'amour me rendait déjà si éclairé depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. [...] La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse (p.19-20).

La première entrevue de des Grieux avec Manon est un coup de foudre, un ensorcellement fulgurant qui saisit l'être entier. C'est le hasard qui a posé la fille sur sa route et le hasard est ici l'instrument de la fatalité. Relatant la première rencontre de Manon, le Chevalier la place d'emblée sous le signe du fatum et y projette toutes les expériences douloureuses qui seront sa part. Plusieurs fois au cours du récit il souligne la nature fatale de sa passion - il parle de *l'aveuglement d'un amour fatal* (p. 61) et se croit *asservi fatalement à une passion [qu'il] ne pouvai[t] vaincre* (p. 191). De même lorsqu'il ouvre son cœur devant son ami Tiberge, il représente l'amour [...] *comme un de ces coups particuliers du destin qui s'attache à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir* (p. 59). Le sort opère et se joue ironiquement du héros qui, issu d'une famille noble et promis à une carrière brillante, abandonne ses ambitions et déroge à tous les idéaux de sa classe. Et cela pour une fille de modeste extraction et d'une réputation douteuse.

Dans l'amour en coup de foudre, à l'instant où l'âme à la fois se détache et s'ébranle, il se fait en elle une redécouverte immédiate de toutes les ressources intérieures de l'être - écrit Georges Poulet à propos de cette scène (1976 : 197). Entièrement envoûté, des Grieux est incapable de résister à l'emprise de l'Amour et à la puissance du désir, d'ailleurs il n'essaye pas d'y résister. Il se lance dans une aventure folle et se laisse emporter par un tourbillon d'événements néfastes qui vont le conduire à dénier toutes les valeurs morales. Il sacrifie à Manon non seulement sa position sociale et sa fortune - il est de haute noblesse, tandis qu'elle est roturière - mais aussi les liens familiaux, sa réputation et son propre honneur. *La fascination de l'amour est plus forte que l'horreur du vice ou la crainte du châtement* (Deloffre, Picard, 1965 : CLV) ; vols, meurtre, tricherie - le héros ne reculera pas devant le crime pour l'amour de sa maîtresse. Lui qui se disait avoir une *aversion naturelle pour le vice* (p. 17), il choisit avec lucidité une vie immorale. Il refuse pourtant de prendre la responsabilité morale de ses actions et considère ses fautes comme ses malheurs. Il se disculpe et justifie son irresponsabilité pas la faiblesse de son caractère, porté à *excuser la vilenie de ses actes par l'innocence de ses sentiments*, comme le dit Jean Erhard (1974 : 208). Il cherche la faute en dehors de lui et se trouve des circonstances atténuantes dans la corruption du milieu et surtout dans l'acharnement du destin : *S'il est vrai que les secours célestes sont à tous moment d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir, sans se trouver capable de la moindre résistance et sans ressentir le moindre remords* (p. 42) ou : *Par quelle fatalité, [...] suis-je devenu si criminel ?* (p. 72). Que ce soit Dieu, le Ciel, la Fortune ou la destinée - ces termes sont employés alternativement, mêlant la dimension chrétienne et païenne - le Chevalier accuse les forces surnaturelles de ses malheurs et de sa déchéance.

La phase « moliniste » de l'attitude religieuse de des Grieux, dont parle A. Loddegaard, correspondrait à sa première tentative de retour à la vie honnête. Ayant pris l'habit ecclésiastique, encouragé par Tiberge, le héros songe sincèrement à retrouver le calme et la paix d'une vie vertueuse : *Je me croyais absolument délivré des faiblesses de l'amour. Il me semblait que j'aurais préféré la lecture d'une page de saint Augustin, ou un quart d'heure de méditation chrétienne, à tous les plaisirs des sens, sans excepter ceux qui m'auraient été offerts par Manon* (p. 43). Cette étape de « conversion » ne dure pas pour autant longtemps, le destin ne se laisse pas détourner : *Cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice ; et ma chute fut d'autant plus irréparable, que, me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étais sorti, les nouveaux désordres où je tombai me portèrent bien plus loin vers le fond de l'abîme* (ibidem).

Au moment où il a choisi le chemin de la vertu et se croit délivré des attachements charnels, il se voit affronté à de nouvelles tentations et à de nouveaux périls - encore un hasard et une ironie du sort. Il suffit d'une entrevue fortuite de Manon, de ses larmes et regrets, pour que le Chevalier se jette dans les dérèglements dont il est à peine sorti, comme s'il était *transporté dans un nouvel ordre de choses* (p. 45). Il abandonne sans hésiter ses sages et saintes résolutions, sa volonté fléchit devant la destinée : *Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimère. Je vais perdre ma fortune et ma réputation pour toi ; je le prévois bien, je lis ma destinée dans tes beaux yeux* (p. 46) - s'adresse-t-il à Manon ; c'est alors qu'il abandonne ses positions molinistes : la liberté n'est qu'une chimère, impuissante devant la destinée.

La période qui suit cette seconde déchéance est une alternance des joies et des malheurs, des plaisirs inouïs et des catastrophes atroces, mais, comme le souligne le héros, *[il] étai[t] né pour les courtes joies et les longues douleurs et la Fortune ne [le] délivr[e] d'un précipice que pour [le] faire tomber dans un autre* (p. 75). Cette période signifie pour des Grieux l'acceptation de la voie du péché et du crime. Non qu'il ne ressente parfois les remords et la honte (*j'aperçus, [...], la honte et l'indignité de mes chaînes* (p. 61), ou *l'honneur et la vertu me firent sentir encore les pointes du remords* (p. 72)), mais puisqu'il ne songe plus qu'à garder Manon, il doit trouver tous les moyens possibles pour se procurer de l'argent. Des Grieux a du sens moral, mais ses petits brins de bonnes impulsions sont aussitôt étouffés par la crainte de perdre Manon. Et sa volonté doit capituler devant la volonté diabolique de Lescaut, frère de son amante, le mauvais génie, qui le pousse aux pires forfaits. Emprisonné à Saint-Lazar, le Chevalier peut s'en remettre à son fidèle ami Tiberge, toujours confiant en la conversion de des Grieux. Tiberge apparaît dans le récit comme représentant de la norme morale et avant tout comme la voix de la conscience de des Grieux et les entretiens des deux amis se muent en vraies discussions théologiques sur la vertu, sur le bonheur terrestre et céleste :

[Tiberge] me répondit [...] qu'on voyait bien des pécheurs qui s'enivraient du faux bonheur du vice jusqu'à le préférer hautement au vrai bonheur de la vertu ; mais que c'était du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachaient, et qu'ils étaient les dupes de l'apparence ; mais que de reconnaître, comme je le faisais, que l'objet de mes attachements n'était propre qu'à me rendre coupable et malheureux, et de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune et dans le crime, c'était une contradiction d'idées et de conduite qui ne faisait pas honneur à ma raison (p. 90).

Tiberge met en évidence la contradiction foncière qui réside dans l'âme du Chevalier, attiré vers le mal dont il sait qu'il le détruit et dont il ne veut nullement se détacher. L'amour fatal de des Grieux est la source de ses malheurs

et de sa dégradation, le héros en est parfaitement conscient, mais il ne lutte pas contre sa passion. Son amour est comme une maladie dont il ne veut pas guérir. Aux admonestations de Tiberge des Grieux répond par une argumentation extravagante qui rapproche sa situation aux peines qu'engendre le bonheur de la vertu, pourtant éloigné et incertain. Il reconnaît quand même sa misère et sa faiblesse : *Hélas ! oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ; mais l'action est-elle en mon pouvoir ? de quels secours n'aurais-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon ?* (p. 93). Privé du secours céleste, le héros est condamné à l'échec. L'écho janséniste dans cette exclamation est aussitôt saisi par Tiberge. Dans la perspective janséniste, des Grieux serait dépourvu de la grâce divine, exclu du nombre des élus auxquels elle a été accordée - la grâce lui manque et ainsi toute tentative d'échapper à son sort est vaine.

Le Chevalier des Grieux serait-il effectivement janséniste, comme l'affirme A. Loddegaard, s'appuyant sur les chercheurs tels que Paul Hazard ou Alan J. Singermann ? Ou plutôt, comme le suggère Raymon Picard, le jansénisme du héros prévoisien n'est qu'une *justification de la faiblesse humaine par le défaut de la grâce* ? (Deloffre, Picard, 1965 : CXXVI). Étant donné *la morale laxiste, l'apologie de la spontanéité et de la nature, l'épicurisme du sentiment* (ibidem, p. CXXV), son prétendu jansénisme paraît être une excuse facile dont il se sert pour se décharger de responsabilité. Picard trouve même à des Grieux des penchants casuistiques, notamment quand le héros, ayant commis un meurtre, cherche des circonstances atténuantes pour son crime et accuse les autres d'y avoir contribué : *Voilà de quoi vous êtes cause [...] - s'adresse-t-il au père supérieur de Saint-Lazar qui, menacé d'un pistolet, a appelé au secours ; et plus tard à Lescaut : C'est votre faute [...] pourquoi me l'apportiez-vous [le pistolet] chargé ?* (p. 97). Selon Jean Sgard : *les plaidoyers jansénistes du héros, ou ses emprunts à la casuistique jésuite ne signifient rien d'autre que sa mauvaise foi et la déchéance de sa raison, prête à tous les sophismes de la passion* (1975 : 358). En fait, si vraiment l'attitude de des Grieux relevait du jansénisme sérieux, il n'aurait pas pu mettre sur le même plan Dieu et les dieux, comme il le fait souvent. On est donc porté à traiter son jansénisme comme une démarche commode plutôt que comme sa conviction essentielle. Mais d'autre part, le roman de Prévost est imprégné d'un pessimisme si profond que ce trait suffirait à lui seul pour rapprocher ses héros du jansénisme - la question reste ouverte.

4. Châtiment de la vertu

Echappé de la prison, des Grieux continue à se dégrader aux côtés de sa maîtresse, faisant succéder de nouvelles escroqueries, mêlées tout de même d'instantanés de bonheur. Ce qui impressionne, c'est que les coups les plus durs sont réservés aux

moments les plus harmonieux de leur vie à deux : *J'ai remarqué dans toute ma vie que le Ciel a toujours choisi, pour me frapper de ses plus rudes châtements, le temps où ma fortune me semblait le mieux établie. Je me croyais si heureux [...] qu'on n'aurait pu me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur ; cependant il s'en préparait un si funeste, [...] - se plaint le héros, comme toujours anticipant le récit de ses mésaventures (p.124). Effectivement, la cruauté du sort des amants se manifeste le plus férocement non au moment de leurs plus graves désordres, mais au contraire, alors qu'ils reviennent de leurs erreurs et embrassent volontairement le chemin de la vertu. En Amérique, Manon, qui jusqu'alors appartenait surtout au monde de l'instinct (Deloffre, Picard, 1965 : CL), est métamorphosée par l'amour du Chevalier : *il semble à la fin qu'elle commence à naître à l'univers de la conscience (ibidem). Cette métamorphose n'est possible qu'en Louisiane, loin de la société corrompue et corruptrice (ibidem : CXXXVIII). Les héros semblent y retrouver leur innocence et la pureté de leurs cœurs. Ils prennent le goût d'un amour vertueux (p. 190) et décident fermement et sincèrement de légitimer leur union devant Dieu. C'est alors que leurs malheurs atteignent leur comble ce que des Griefs perçoit non seulement comme la plus atroce raillerie du sort, mais comme la plus cruelle injustice du Ciel :**

[...] se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémissais de la rigueur du Ciel à rejeter un dessein que je n'avais formé que pour lui plaire ? Hélas ! Que dis-je ? à le rejeter ! Il l'a puni comme un crime. Il m'avait souffert avec patience tandis que je marchais aveuglément dans la route du vice, et ses plus rudes châtements m'étaient réservés lorsque je commençais à retourner à la vertu (p. 191).

Le duel, la fuite des amants au désert et la mort de Manon sont la conséquence d'un projet honnête et chaste, de cet élan vertueux de plaire à Dieu. Cette fois-ci l'ironie du sort se fait sentir d'une façon particulièrement funeste. Les arrêts de la Providence sont incompréhensibles, redoutables, voire absurdes. Des Griefs a souvent ce sentiment de l'absurdité du destin et de l'incompatibilité entre les actes et leurs conséquences (par ex. : [...] *le Ciel permet que la plus légère des injustices fût la plus rigoureusement punie (p. 78)). Il lui paraît inconcevable que la sincérité de ses sentiments religieux, l'ardeur de ses prières puissent être repoussées : Ô Dieu ! que mes vœux étaient vifs et sincères ! et par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne pas les exaucer ! (p. 199) - la plainte du Chevalier est une accusation, une révolte métaphysique contre l'intransigeance de Dieu. J. Erhard dit à ce propos :*

La vraie révolte de des Griefs est métaphysique, non pas sociale. Il a vécu un conflit insoluble entre deux systèmes de valeurs qu'il juge également légitimes ;

il ne peut renier ni l'ordre patriarcal dans lequel il a été élevé, ni le beau désordre de la passion absolue où son cœur lui dit que réside un ordre secret. Mais puisque ni la Société ni l'Amour ne sont coupables il lui faut bien se tourner vers Dieu. Quelles sont donc les fins de la Providence ? Pourquoi veut-elle que le bonheur et la vertu soient incompatibles ? (1974 : 211).

Le destin de des Grieux s'accomplit - sa passion, dès le commencement vouée au malheur et marquée d'une empreinte fatale, trouve son issue tragique. Manon meurt pour l'amour du Chevalier. Pour lui, ce qui est le plus douloureux dans la mort de sa bien-aimée, c'est de lui avoir survécu : *Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva sans doute point assez rigoureusement puni ; il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse* (p. 200). Une ironie amère résonne dans cette plainte. L'amour de des Grieux pour Manon était sa seule raison de vivre - quelle existence pourrait-il mener ayant perdu l'essence de son être ? Or, la Providence paraît avoir d'autres vues sur le héros et lui offre encore une possibilité de se sauver : [...] *le Ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avait dessein de me rendre utiles mes malheurs et ses châtements : il m'éclaira de ses lumières, qui me firent rappeler des idées dignes de ma naissance et de mon éducation. La tranquillité ayant commencé à naître un peu dans mon âme, ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me livrai entièrement aux inspirations de l'honneur [...]* (p. 202). Cette guérison serait-elle aussi une conversion ? Le message clairement religieux de la première édition du roman a été par la suite atténué, « neutralisé » par Prévost : les « lumières » ont remplacé la « grâce » et « les inspirations de l'honneur » - « les exercices de la piété »⁴. Le retour à une vie paisible est donc possible pour le héros et peut-être même son retour à la ferveur religieuse, puisqu'il déclare à Tiberge que [...] *les semences de vertu que [celui-ci] avait jetées autrefois dans [son] cœur commençaient à produire des fruits* (p. 204).

5. Dimension(s) ironique(s) du roman

Certes, on peut voir des traces d'ironie dans le roman de Prévost, même s'il n'est pas d'usage de l'analyser sous cet angle. Le terme « ironie » revêt ici différentes nuances et acceptions. Plutôt qu'au niveau verbal, l'ironie se situe dans le roman sur le plan des événements de l'histoire, et peut donc être perçue comme un instrument de la narration. Au niveau du récit on a affaire à une sorte d'ironie dramatique, provoquée par le décalage de perception entre le lecteur, connaissant le dénouement de l'histoire dès le début et prévenu par de nombreuses anticipations du narrateur, et le personnage. Cette ironie dramatique c'est aussi une dissonance entre l'entendement de des Grieux-narrateur et l'ignorance de

des Griefs-personnage. Dans ce sens nous pouvons parler de l'ironie tragique qui *montre un personnage se leurrant sur sa situation ou courant à sa perte* (Battesti, Chauvet, 1999 : 402). Ici, cette impression ironique est encore renforcée par le discernement du narrateur et ses commentaires sur les événements. Au niveau de l'histoire l'ironie, involontaire sans doute, naît du décalage entre la naïveté, l'ingénuité même du héros et ses friponneries, entre ses bonnes intentions et ses mauvaises actions. La dimension ironique découle enfin du contraste entre la grandeur tragique de des Grieux et la banalité, voire la bassesse des situations dans lesquelles il se trouve, entre le sublime de la passion et les réalités triviales de la vie - la matière quasi picaresque dans l'univers de la tragédie. Le héros perçoit le ridicule de sa situation et garde souvent une distance ironique vis-à-vis de lui-même. Dans un sens plus large, l'ironie se situe sur le plan de la condition humaine et la dimension ironique renforce le message didactique sur lequel insistait *L'Avis de l'auteur*. N'est-ce pas une raillerie du sort qui se joue du héros lui faisant affronter à trois reprises les mêmes circonstances humiliantes de la trahison de Manon ? Mais l'ironie du destin est surtout cruellement ressentie par des Grieux lorsqu'il voit le décalage entre ses bonnes actions et le châtement qui tombe sur lui au lieu d'une complaisance, sinon une récompense, qu'il aurait pu espérer.

Ce qui dirige le sort du héros c'est une force maléfique à laquelle le héros doit confronter sans cesse ses mesures humaines. Le Destin ou la Fortune - quel que soit le nom attribué à cette puissance malveillante et hostile aux efforts de l'homme, elle pourrait être appelée aussi bien « Ironie ». *Tout, dans 'Manon Lescaut', relève d'un monde infernal* - écrit J.-L. Lecercle (1971 : 154). Et tout le roman peut être perçu comme une dénonciation ironique de l'illusion que se fait le protagoniste de lui-même, illusion d'exercer sa volonté et de maîtriser son sort.

Bibliographie

- Battesti, J.-P., Chauvet, J.-Ch. 1999. *Tout Racine*. Paris : Larousse.
- Coulet, H. 1967. *Le roman jusqu'à la Révolution*. Paris : Armand Colin.
- Deloffre, F., Picard, R. 1965. Introduction. In : Prévost. *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Paris : Garnier Frères.
- Eggs, E. 2009. « Rhétorique et argumentation : de l'ironie ». Argumentation et analyse du discours, n° 2, *Rhétorique et argumentation*. [En ligne] : <https://journals.openedition.org/aad/219> [consulté le 30 mars 2023].
- Erhard, J. 1974. *Le XVIII^e siècle. I*. Paris : Arthaud.
- Kamińska, A. 2016. *Entre l'ironie et l'emphase dans les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand*. Poznań : Wydawnictwo UAM. [En ligne] : https://repozytorium.amu.edu.pl/bitstream/10593/17565/1/Kaminska_9788394760908.pdf [consulté le 30 mars 2023].
- Lecercle, J.-L. 1971. *L'amour de l'idéal au réel*. Paris-Bruxelles-Montréal : Bordas.

Loddegaard, A. 1990. « Lecture janséniste de Manon Lescaut ». *Revue Romane* 1. [En ligne] : https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/view/29689/26989 [consulté le 15 mars 2022].

Poulet, G. 1976. *Etudes sur le temps humain*/1. Editions du Rocher.

Prévost. 1965. *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Paris : Garnier Frères.

Sgard, J. 1975. Antoine-François Prévost. In : *Histoire littéraire de la France*. III. Paris : Editions Sociales.

Yaari, M. 1988. *Ironie paradoxale et ironie poétique : vers une théorie de l'ironie moderne sur les traces de Gide dans Paludes*. Summa Publications.

Notes

1. Voir à ce propos l'article de Anne Loddegaard *Lecture janséniste de Manon Lescaut*, qui recense les noms des chercheurs présentant les deux positions.
2. Même si Prévost attribue ces paroles à Renoncour - narrateur et héros des six tomes des *Mémoires*, il ne fait aucun doute que ces idées sont les siennes.
3. Toutes les citations renvoient à l'édition Classique Garnier, 1965.
4. Cf. la note du texte dans l'édition citée, p. 202.